

PREMIÈRE PARTIE

# La Guerre



Portrait de Yashka.  
(Library of Congress, Washington.)

## Chapitre Premier

### *Mon engagement*

Nous étions au mois d'août 1914, et les rumeurs de la Grande Guerre pénétraient jusqu'aux provinces les plus lointaines de la Sibérie. L'ordre de mobilisation venait d'arriver, et l'excitation était immense, même dans les mortels campements du Nord, et toute cette terre de monotonie tressaillait d'une vie nouvelle.

Aussitôt l'appel aux armes lancé, parut le manifeste du tsar supprimant le fléau de notre vie nationale, la vodka<sup>1</sup>, et la vague immense de l'enthousiasme populaire, secouant les steppes, les vallées et les forêts de l'immense Russie, de Petrograd et Moscou jusqu'aux montagnes de l'Oural, et au-delà des monts, réveillait toute la Sibérie jusqu'aux frontières de la Chine et à la côte du Pacifique. La nation répondit magnifiquement à l'appel de son chef. Les vieillards, qui

---

1. Allusion au manifeste du 3 août 1914, par lequel Nicolas II introduit la prohibition de la vente d'alcools forts – et notamment de la vodka – en dehors d'un nombre restreint d'établissements (restaurants). Cette prohibition, qui durera jusqu'en 1925, prive l'État tsariste de sa principale source de revenus (en 1913, la taxe sur l'alcool représentait près de 30 % des recettes de l'État russe). Les autorités espèrent, par cette mesure, lutter contre l'alcoolisme, véritable fléau national. Les effets de cette prohibition, qui durera jusqu'en 1925, sont limités. En effet, la distillation clandestine fleurit – dès 1915, on compte des milliers de distilleries illicites.

avaient gardé le souvenir des luttes de la Crimée ou qui avaient combattu les Japonais, déclaraient n'avoir jamais vu pareil enthousiasme. Ce fut, dans la vie de tous, un moment d'ardeur glorieux et inoubliable. Mon âme était profondément émue, et je caressais l'espérance d'un nouveau monde plus pur, plus heureux et plus saint.

Quitter mon mari pour assurer mon repos ou ma sécurité personnelle me semblait inadmissible, mais l'abandonner pour le champ de bataille et pour une œuvre désintéressée était une tout autre affaire, et l'idée d'aller combattre s'ancreait de plus en plus profondément dans mon âme et ne me laissait aucun repos. J'hésitais cependant toujours à l'abandonner, mais une nouvelle querelle survint entre nous et il voulut encore me tuer. La coupe, cette fois, était pleine, je résolus de m'enfuir.

Jour et nuit ma pensée se portait vers les champs de bataille, et je croyais entendre la plainte de mes frères blessés. Jusque dans le Nord sauvage de la Sibérie retentissait le choc des armées immenses. Les bruits les plus divers circulaient, bruits de victoires et de défaites, et le monde parlait à voix basse des torrents de sang répandu, et de la masse énorme des mutilés retirés du front et refluant vers les plaines. Je brûlais du désir d'aller là-bas, moi aussi, d'être baptisée dans le feu et purifiée dans la fournaise. J'éprouvais le besoin du sacrifice ; mon pays m'appelait et une force intérieure irrésistible m'entraînait. Il fallait seulement que mon mari s'éloignât pour quelques jours.

Au début de septembre, il s'absenta ; immédiatement je coupai mes cheveux, m'habillai en homme et me munis de deux pains. Il ne pouvait être question d'argent, et je ne mis personne de la colonie dans ma confiance.

À la nuit, je sortis furtivement et pris la direction de

Yakoust. J'avais à effectuer un voyage de cent trente milles. Ne pouvant circuler de jour sans m'exposer à être reconnue, je marchai cette première nuit à une telle allure qu'à l'aube j'avais déjà couvert trente-trois milles. Je saluai, dans leur langue qui m'était devenue familière, les indigènes que je rencontrai, et dans l'obscurité ils purent me prendre pour un des leurs. Au reste, le voyage se fit sans incidents, la route était sèche, le temps calme ; seules les étoiles éclairaient le chemin et au bruit de mes pas répondaient seuls les battements de mon cœur.

Quand le jour fut venu, je déjeunai près d'une rivière avec du pain et de l'eau, je me fis un lit de feuilles dans un trou au bord de la route, me couchai après m'être couverte de branches et dormis toute la journée. Le soir, je m'éveillai, et après une prière, dînai de pain et d'eau et repris mon voyage.

Je marchai ainsi pendant six nuits avant d'arriver à Yakoust, ne vivant que de pain et d'eau, marchant la nuit et me cachant le jour pour dormir. Il y avait un gouverneur nouveau à Yakoust. Le baron de Kraft était allé en Europe occidentale rejoindre sa femme dans une ville d'eaux, et il mourut prisonnier à l'ennemi. Le nouveau gouverneur m'accueillit avec bonté et fit droit à ma demande d'être renvoyée à Tomsk aux frais du gouvernement. Il m'offrit même de me faire accompagner.

Ma fuite avait réussi, et cependant je n'avais pas le cœur à l'aise ; l'image m'apparaissait de mon compagnon, accablé de chagrin, me cherchant et m'appelant. Était-il bien et juste de le laisser seul dans ce coin perdu d'Amga ? Ne lui avais-je pas juré une fidélité éternelle et n'avais-je pas juré de demeurer toujours avec lui ? Ne fallait-il pas retourner en sa compagnie et oublier ma folie guerrière ? Et, d'autre part, la vie avec ce joueur professionnel devenait périlleuse ;

mon amour ne m'obligeait pas à périr avec lui, mais à tenter de le sauver, et je ne trouvais pas de meilleur moyen que de me distinguer et d'adresser au tsar une pétition en sa faveur.

Il me fallut près de deux mois de voyage pour atteindre Irkout, partie en bateau, partie en chemin de fer, partie à pied. Tout faisait penser à la guerre. Le bateau sur la Léna était rempli de mobilisés ; à Irkout, on ne voyait que des uniformes, et, de temps à autre, un régiment défilait dans les rues, entretenant l'esprit militaire. J'abandonnai alors le convoi dont je faisais partie et dus demander aux autorités les fonds nécessaires pour continuer mon voyage.

J'étais émue en arrivant à Tomsk, après une absence de six années, et les larmes me venaient aux yeux dans les rues autrefois familières. C'est dans cette maison que j'avais pour la première fois appris à connaître l'inconstance des hommes, à l'époque de la guerre japonaise, quand je n'avais que quinze ans. Dans la petite boutique délabrée où j'apercevais le visage d'Anastasie Leontiev, penchée sur son comptoir, j'avais passé cinq années de ma première jeunesse, attendant les clients, lavant le sol, balayant, faisant la cuisine et la lessive, dur apprentissage sous un œil sévère, mais dont je tirai grand profit au cours des années suivantes. Plus loin, la cheminée qui fumait était celle de la maison où je m'étais mariée, huit ans auparavant, et où j'avais pour la première fois souffert de la brutalité du mâle. Et j'arrivai près du sous-sol où mon père et ma mère avaient vécu pendant dix-huit ans.

J'ouvris la porte toute grande. Ma mère pétrissait le pain. Comme elle me parut vieillie, avec son dos voûté et ses cheveux blancs ! Après un instant, elle tourna la tête et regarda de mon côté, mais j'avais le cœur tellement oppressé que je ne pouvais prononcer une seule parole. C'est elle qui

se précipita vers moi pour me serrer dans ses bras. Nous nous embrassions les uns les autres en pleurant. Ma mère murmurait des prières, et jurait qu'elle ne me laisserait plus partir désormais. Au milieu de l'émotion générale, le pain fut oublié dans le four, et fut retrouvé entièrement carbonisé. Mon père semblait lui aussi avoir bien vieilli ; il m'accueillit avec tendresse, les années semblant avoir adouci la dureté de son caractère.

Je revis également mes amis d'autrefois. Anastasie Leontiev était ravie de me retrouver, la sœur de Botchkarev, mon premier mari, m'accueillit bien, elle aussi, quoique j'eusse abandonné son frère, dont elle connaissait la sauvagerie et la brutalité. J'appris d'elle que, parti dès les premiers jours, il avait été fait prisonnier par les Allemands tout au début de la campagne. Je n'ai jamais plus entendu parler de lui.

Je me reposai pendant trois jours. Les nouvelles du front étaient passionnantes, la bataille faisait rage, nos soldats progressant ou reculant selon les endroits. J'aurais voulu avoir des ailes pour voler à leur secours et l'intensité de mes désirs devenait une souffrance. En même temps, je faisais mon examen de conscience, et, reconnaissant que la guerre n'est pas une occupation féminine, je voulais être assurée avant de partir, que je ne courais pas à ma perte. Aurais-je assez de courage pour faire face à tous les dangers et à tous les risques de cette épreuve colossale ? Serais-je assez forte pour verser le sang et supporter toutes les privations, aurais-je une volonté assez ferme pour résister aux tentations qui viendraient m'assaillir, vivant au milieu des hommes ?

Mais plus je m'interrogeais et cherchais à obtenir une réponse franche à toutes ces questions, plus je trouvais en moi-même l'énergie de répondre : oui. Je chassai les pensées

qui auraient pu me ramener vers Yasha, et pris la décision fatale. J'irais à la guerre, et je combattrais jusqu'à la mort, ou, si Dieu me préservait, jusqu'à la paix. Je défendrais mon pays et donnerais mon aide aux malheureux qui, sur le champ de bataille, se sacrifiaient pour tous.

Nous étions au mois de novembre 1914. Ferme dans ma décision, je me dirigeai résolument vers le quartier général du 25<sup>e</sup> bataillon de réserve de Tomsk. Quand j'entrai, un secrétaire me demanda ce que je voulais.

– Je veux voir le commandant, répondis-je. Je veux m'engager.

L'homme me considéra un instant et éclata de rire. Il appela ses camarades.

– Voilà une *baba* qui vient pour s'engager, dit-il en me désignant.

Ce fut une hilarité générale et un choris d'exclamations, tout le monde oubliant le travail. Quand leur gaité se fut un peu calmée, je renouvelai ma requête et l'adjoint du commandant entra. Il avait déjà été mis au courant de l'affaire, car il m'apostropha joyeusement :

– Qu'y a-t-il pour votre service ?

– Je veux m'engager dans l'armée, Excellence, répondis-je.

– Vous engager, mais vous êtes une *baba* et les règlements ne permettent pas aux femmes de s'engager, cela est illégal !

J'insistai, déclarant que je voulais me battre, et d'abord voir le commandant. Mais une fois chez lui, sentant le premier officier qui riait derrière moi, je rougis de confusion, incapable de parler. Le chef, alors, renvoya son adjoint, et demanda ce que je désirais. Je lui répétai que je voulais m'engager et me battre.

– C'est un très noble désir, répondit-il, mais les femmes ne sont pas faites pour l'armée, elles n'ont pas la résistance

physique nécessaire. Elles ne sont pas capables de faire la guerre, et que pourriez-vous faire sur la ligne de bataille ?

– Excellence, insistai-je, Dieu m'a donné la force, et je peux défendre mon pays aussi bien qu'un homme. J'ai réfléchi avant de venir chez vous, je me suis interrogée, et je suis certaine que je pourrai supporter la vie du soldat. Pouvez-vous me recevoir dans votre régiment ?

– Ma chère, reprit le commandant avec bienveillance, dites ce que vous voulez que je fasse pour vous. Ce que vous me demandez est illégal, et je n'ai pas le pouvoir d'engager une femme, même si j'en avais besoin. Vous pouvez être employée à l'arrière, comme infirmière de la Croix-Rouge ou dans quelque autre service auxiliaire.

Je ne pouvais accepter ses propositions. J'avais tant entendu parler des femmes de l'arrière que j'en étais venue à les mépriser, et j'insistai sur le désir que j'avais d'aller au front comme simple soldat. Le commandant fut impressionné par ma ténacité, il me dit qu'il m'aiderait, et me conseilla d'envoyer un télégramme au tsar, exprimant mon désir de défendre le pays, indiquant mes dispositions morales, et lui demandant la permission de m'engager. Il m'offrit d'envoyer le télégramme lui-même en y ajoutant une recommandation de sa part, mais me conseillait en même temps de réfléchir de nouveau, et de penser aux souffrances que j'aurais à supporter, à l'attitude des soldats vis-à-vis de moi, au ridicule auquel je m'exposais. Mais ma volonté était immuable ; le télégramme, qui coûtait huit roubles, fut expédié à mes frais ; c'est ma mère qui fournit l'argent.

Quand j'exposai à ma famille les motifs de ma visite au commandant du 25<sup>e</sup> bataillon, ce fut un déluge de larmes. Ma pauvre mère criait que sa fille avait perdu le

sens, déclarant qu'elle aimait mieux être enterrée vive que de me laisser partir. J'étais leur seul espoir, disait-elle, sans moi, ils seraient réduits à mendier. On n'entendait dans la maison que des lamentations et des sanglots, auxquels s'associaient nos voisins et mes deux jeunes sœurs. J'avais le cœur brisé, car il me fallait sacrifier ma famille, ou renoncer à ce que je regardais comme un devoir envers mon pays. Déjà il m'en avait beaucoup coûté de m'engager moi-même dans cette nouvelle vie et maintenant que je me croyais presque arrivée au but, ma mère, que l'existence avait si cruellement éprouvée, me demandait d'abandonner mon idéal pour l'amour d'elle. J'étais déchirée d'angoisse, mais je voulus me décider immédiatement et dans un suprême effort, avec l'aide de Dieu, je me convainquis que l'appel de la patrie devait passer avant celui de ma mère.

Peu de temps après, un soldat se présenta à la maison, qui venait m'annoncer l'arrivée d'un télégramme du tsar, autorisant mon engagement et dire que le commandant m'attendait. Ma mère devint furieuse, elle qui avait toujours respecté l'empereur de Russie et le considérait comme le Petit Père se mit à l'injurier et à l'accabler de malédictions. Elle arracha du mur le portrait devant lequel elle se signait dévotement chaque matin et le mit en pièces, en piétinant l'image au milieu des anathèmes et des malédictions ? « Quelle sorte de tsar avons-nous, clamait-elle, qui va recruter des femmes pour aller à la guerre ? Il est devenu fou ! Qui a jamais entendu parler d'une chose pareille ? N'a-t-il pas assez d'hommes ? Dieu sait pourtant qu'il y en a des millions dans la mère Russie. »

Le message du militaire avait produit sur moi un effet tout opposé, j'étais dans l'enthousiasme, et m'habillant de mes meilleurs vêtements, j'allai me présenter chez le

commandant. Tout le monde au quartier semblait avoir eu connaissance de l'affaire et des sourires m'accueillaient sur mon passage. Le commandant me félicita et me lut le télégramme officiel, m'expliquant solennellement que l'auguste empereur me faisait un honneur extraordinaire, et que je devais m'efforcer de m'en rendre digne. J'étais transportée d'allégresse, et j'eus là, je crois, le plus beau moment de ma vie.

Le commandant me fit remettre un équipement complet : deux collections de linge en toile grossière, deux paires de chaussettes russes, un sac, des bottes, deux pantalons, un ceinturon, une blouse de corvée, des épaulettes, un képi, deux paquets de cartouches et un fusil. On me rasa les cheveux. Ce fut un éclat de rire général quand je fis mon apparition, en soldat de la 4<sup>e</sup> compagnie du 5<sup>e</sup> régiment. J'étais gauche et troublée au point de ne savoir où j'étais. La nouvelle de l'arrivée d'une recrue féminine m'avait précédée partout, et mon entrée fut le signal d'une folle gaieté. J'étais de tous côtés entourée par les jeunes soldats qui me regardaient d'un air incrédule, tellement mon cas leur paraissait phénoménal, ou, non contents de me regarder, et voulant s'assurer que leurs yeux ne les trompaient pas, commençaient à me palper, à me bousculer où à se frotter à moi, échangeant leurs impressions, les uns convaincus, les autres incrédules. « Elle se sauvera comme un diable au premier coup de fusil », disait l'un. « À moins qu'on ne lui en ait tant fait qu'elle ne s'en aille avant d'arriver au front », disait l'autre, au milieu des rires.

L'arrivée du commandant de la compagnie fit disparaître tout le monde. Je fus autorisée à rapporter mes affaires chez moi avant de m'installer à la caserne. J'appris à saluer et en route, je saluai correctement tous les uniformes.